

## Les sociologues nazis et Max Weber, 1933-1945

In: Genèses, 21, 1995. pp. 53-74.

### Résumé

■Carsten Klingemann : Les sociologues nazis et Max Weber Contrairement à un mythe entretenu après 1945, la sociologie n'a pas cessé d'exister après l'arrivée des nazis au pouvoir. Une «sociologie nazie» a bel et bien pris la relève et a même pu élargir les assises universitaires de la discipline. Officiellement, Max Weber était alors considéré comme le principal représentant de l'ancienne sociologie «libérale», mais en fait, l'œuvre de Weber a pu jouer un rôle de référence et fut même récupérée par certains auteurs nazis ou proches, afin de donner une caution scientifique à des travaux par ailleurs peu assurés de leur rigueur méthodologique.

### Abstract

Nazi sociologists and Max Weber Contrary to a myth fostered after 1945, sociology did not cease to exist when the Nazis came to power. A «Nazi sociology» did indeed take over, and it was even able to enlarge the university foundations of the discipline. Officially, Max Weber was then considered the main representative of former «liberal» sociology, but in fact, Weber's work was used as a standard and was even harnessed by certain authors who were either Nazis or close to them, in order to provide scientific support for work that was otherwise quite uncertain of its methodological rigour.

---

Citer ce document / Cite this document :

Klingemann Carsten, Kalinowski Isabelle. Les sociologues nazis et Max Weber, 1933-1945. In: Genèses, 21, 1995. pp. 53-74.

doi : 10.3406/genes.1995.1324

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1995\\_num\\_21\\_1\\_1324](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_21_1_1324)

---

## LES SOCIOLOGUES

## NAZIS

## ET MAX WEBER

1933-1945

### La sociologie après 1933 : une «sociologie anti-weberienne» ?

*Carsten Klingemann*

La sociologie de Max Weber telle que nous la connaissons aujourd'hui semble à première vue incompatible avec l'idéologie nazie. On a d'ailleurs longtemps affirmé que Max Weber – et la sociologie en général – n'avaient plus joué aucun rôle après 1933. On voit souvent dans le régime national-socialiste lui-même une mise en scène du seul irrationnel ; de la même façon, on soutient qu'un coup d'arrêt brutal et définitif fut porté, en 1933, à la sociologie proprement dite, que l'on identifie à sa fonction prétendument émancipatrice<sup>1</sup>. A quelques détails près, Rainer Lepsius reprend à son compte cette conception, et affirme qu'après l'exil forcé des sociologues juifs et de tous les savants suspectés sur le plan politique, ceux qui restèrent en Allemagne pratiquèrent tout au plus une «anti-sociologie» placée sous le signe du racisme et de l'idéologie *völkisch*. Ainsi, selon lui, ce sont les émigrés qui gèrent «l'héritage des grands projets de Max Weber», et le «dernier travail important» consacré à ce dernier «paraît en Allemagne en 1934<sup>2</sup>».

Des historiens de la nouvelle génération ont radicalisé ce point de vue, évoquant un «rejet de Max Weber» par l'État nazi et identifiant l'anti-sociologie dont ils postulaient l'existence avec une sociologie anti-weberienne ou anti-Max Weber. «Après 1933, la sociologie allemande se présente comme une anti-sociologie, si l'on entend par là l'anti-capitalisme, l'hostilité à la démocratie et à la société de masse, mais justement aussi une sociologie anti-positiviste, une sociologie de l'anti-Max Weber<sup>3</sup>. Si

1. René König a récemment réaffirmé dans son livre *Soziologie in Deutschland*, Munich, Hanser, 1987, la légitimité de cette thèse qu'il défend depuis les années cinquante.

2. M. Rainer Lepsius, «Die sozialwissenschaftliche Emigration und ihre Folgen», in *Id.* (éd.), *Soziologie in Deutschland und Österreich 1918-1945*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1981, p. 468.

3. Ursula Henke, «Die "Überwindung" von Max Webers Wissenschaftskonzept in der Zwischenkriegszeit», *Annali di Sociologia/Soziologisches Jahrbuch*, vol. 2, n° 5, 1989, pp. 257-273.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

l'on cherche à retrouver des déclarations explicites attestant l'hostilité officieuse du parti nazi à l'égard de Weber, on ne peut cependant qu'être déçu. On tombe sur les fameuses tirades, abondamment citées, fustigeant le libéralisme politique et la «science dépourvue de fondements et de valeurs» qui en est l'alliée<sup>4</sup> ; mais elles ne visaient pas Max Weber ou la sociologie, elles étaient plutôt inlassablement invoquées à l'encontre de toute conception non national-socialiste de la science. Au sein même de la discipline, le véritable ennemi était la «sociologie juive»<sup>5</sup>. Tel était l'angle d'attaque choisi par Andreas Pfenning – qui fit carrière à l'Institut de sciences sociales et politiques de l'Université de Heidelberg grâce à ses bonnes relations avec les Services de sécurité SS – pour stigmatiser le passé de l'Institut<sup>6</sup>. Puisque la sociologie d'«une certaine observance» servait d'arme intellectuelle au «*divide et impera* de l'arri-visme juif», il était légitime de désigner la sociologie comme une «science de Juifs» :

4. Cf. par exemple le discours du Ministre de l'éducation, Bernhard Rust, lors de la célébration du 125<sup>e</sup> anniversaire de l'Université Technique de Vienne, le 6 novembre 1940 : *Reichsuniversität und Wissenschaft*, Berlin, 1940, pp. 4 et 6.

5. A ma connaissance, aucun homme politique nazi n'a désigné la sociologie comme une «science juive». Mais les sociologues «aryens» qui se sentaient en position d'infériorité avant et après 1933 aimaient montrer leur loyauté au régime en combattant la «sociologie juive». Cf. le cas de Richard Thurnwald (Klaus Timm, «Richard Thurnwald: "Koloniale Gestaltung" - ein "Apartheids-Projekt" für die koloniale Expansion des deutschen Faschismus in Afrika», *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift*, vol. 18, 1977, pp. 617-649.

6. Sur l'itinéraire de Pfenning, cf. C. Klingemann, «Das Institut für Sozial- und Staatswissenschaften an der Universität Heidelberg zum Ende der Weimarer Republik und während des Nationalsozialismus», *Jahrbuch für Soziologiegeschichte* 1990, 1990, pp. 79-120.

7. Andreas Pfenning, «Vom Nachteil und Nutzen der Soziologie für die Politik», *Volk im Werden*, 77, 1939, pp. 124 et suiv.

«Un regard jeté sur les domaines dans lesquels a pris naissance cette pensée ne peut que conforter une telle vision : dans les établissements supérieurs et les instituts, la sociologie était le domaine des Juifs, comme en témoigne l'exemple de l'honorable Institut de Max Weber à Heidelberg. C'est de là que l'armée des littérateurs et des politiciens juifs, qui avaient adopté le rôle d'«intelligentsia indépendante», tira en abondance ses armes de combat et ses poisons<sup>7</sup>.»

On se demande avec perplexité d'où cette industrie d'armes et de poisons pouvait tirer son «honorabilité». De la présence du célèbre savant Max Weber ? Ou plutôt de la caution qu'avait pu apporter le jeune Weber à une propagande nationaliste aux relents de racisme ?

Ces ambiguïtés impossibles à dissiper chez Pfenning sont une caractéristique constante de l'attitude des sociologues nazis envers Max Weber. Dans la huitième édition de l'*Encyclopédie Meyer*, dite «le Meyer brun», qui fut publiée entre 1936 et 1942 sous le contrôle du parti, et qui contient de nombreuses entrées consacrées à la sociologie, Weber est mentionné dans des contextes très divers. Mais comme la guerre empêcha la publication du dernier volume, les articles «sociologie» et «Max Weber» manquent. Les articles étaient relus par Gerhard Krüger, décoré de l'insigne d'or du parti et ancien leader d'organisations étudiantes. Après avoir soutenu, en 1934, une thèse sur *L'Étudiant et la Révolution* sous la direction de Hans Freyer, il avait été nommé

par le Parti nazi (NSDAP) directeur du Département scientifique de la «Commission d'enquête du parti pour la protection des écrits national-socialistes», placée sous l'autorité de Rudolf Hess, adjoint du Führer, et cette fonction l'amena à surveiller en tant que «lecteur en chef» la rédaction de l'*Encyclopédie Meyer*. D'après Krüger, aucun règlement ne précisait l'attitude à adopter à l'égard de la sociologie ; on s'attachait plutôt à contrer l'influence d'instances de contrôle concurrentes, comme les services de Rosenberg (Amt Rosenberg), celui-ci étant «chargé par le Führer de la surveillance de l'ensemble de la formation et de l'éducation intellectuelle et idéologique au sein du NSDAP<sup>8</sup>». Ainsi, il pouvait arriver que des sociologues critiqués par les services de Rosenberg soient épargnés par Krüger – et inversement<sup>9</sup>. Il n'y avait donc pas d'unité de ton dans les références à Max Weber. Les indications bibliographiques données dans l'article «Éthique» comprennent, par exemple, sans commentaire, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, rééditée en 1934 à Tübingen<sup>10</sup>. L'article sur la «Sociologie du droit» explique entre autres que cette dernière fut le «champ de bataille de nombreux sociologues judéo-marxistes (...) et libéraux», et range Max Weber au nombre de ces derniers (*Ibid.*, t. 9, 1942, col. 139). L'article sur la «Sociologie de la religion» constate qu'elle fut le domaine de «scientifiques pour la plupart marxistes et libéraux, pensant exclusivement en termes de "milieu"», et poursuit : «Apparu chez Herder et Schleiermacher, le terme de "sociologie de la religion" a été véritablement introduit par Max Weber, qui a exposé de façon systématique, dans un horizon historique large, les tâches qui incombaient à cette discipline ; avec Sombart et Troeltsch, il en est donc le véritable fondateur» (*Ibid.*, col. 304).

Max Weber ne fait donc pas partie des sociologues officiellement réprouvés par le parti : ses travaux sont reconnus, le seul motif critique concernant ses orientations «libérales». A l'inverse, les analyses de Max Scheler, par exemple, portent la marque «d'une pensée lacunaire, d'un manque de rigueur scientifique et des flottements idéologiques les plus suspects» (*Ibid.*, col. 1016), et Durkheim est stigmatisé comme le «représentant d'une théorie sociale entièrement mécaniste et donc typiquement juive» (*Ibid.*, t. 3, col. 154).

8. Sur le contrôle des sciences sociales par l'Office Rosenberg et la collaboration de certains sociologues à ce dernier, cf. C. Klingemann, «Sozialwissenschaftler im Einflußbereich Alfred Rosenbergs», *Jahrbuch für Soziologiegeschichte* 1993 (à paraître en 1995).

9. On mesure l'influence de Krüger quand on sait que l'*Encyclopédie Meyer* comprenait un article de quatorze lignes sur sa propre personne – alors âgé de 31 ans ! – «responsable de la politique culturelle national-socialiste et historien». Il «connaissait Heidegger, et était même un de ses proches», raconte Hugo Ott (*Martin Heidegger. Unterwegs zu seiner Biographie*, Francfort/New-York, Campus, 1988, p. 182). Sur la carrière mouvementée de ce fonctionnaire, cf. l'article «Gerhard Krüger», in Christian Zentner, Friedemann Bedürftig (ed.), *Das große Lexikon des Dritten Reiches*, Munich, Südwest Verlag, 1985, pp. 335 et suiv.

10. *Meyers Lexikon*, t. 3, Leipzig, Bibliographisches Institut, 1937, col. 1107.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

### Hans Frank et Max Weber

Il paraît surprenant de trouver une vision véritablement sociologique du fonctionnement de l'État chez un membre de l'élite politique nazie. En 1940 et 1941, Hans Frank, alors Reichsführer pour les questions juridiques et Gouverneur général de la «Pologne résiduelle», prononce deux conférences sur «La technique de l'État» lors des fêtes annuelles de l'Université Technique de Munich, où il avait été jadis maître-assistant. En se référant à Hobbes, Ihering, Hugo Fischer et Carl Schmitt, il proclame que l'avenir de l'État nazi s'incarne dans l'image de l'État-machine. C'est alors qu'il se réclame de Weber. «Max Weber dit à plusieurs reprises dans ses écrits qu'«aucune machinerie du monde ne fonctionne aussi précisément que cette machine humaine»». Pour élaborer une technique de l'État, il faut donc «développer une science de la technique de l'État, et en reconnaître le bien-fondé» :

«Depuis que Max Weber a entrepris pour la première fois, dans ses recherches sociologiques, une étude scientifique du phénomène bureaucratique dans sa globalité, ce type d'analyse n'a guère été développé<sup>11</sup>.»

Le 6 décembre 1941, un institut pour la Technique de l'État est fondé dans cette même Université Technique. Au bout de six mois, le professeur Ernst Letzgus, peu satisfait de sa nomination à la tête de cet organisme, rédige un rapport de six pages sur l'échec de l'Institut dont l'idée fondatrice «repose sur une erreur scientifique, part de présupposés erronés et constitue une bévue politique». Autrement dit, Frank aurait commis l'erreur de vouloir transposer l'expérience du pouvoir que lui avait conférée sa fonction en Pologne dans le cadre traditionnel des instances bureaucratiques. «Si la technique doit être orientée en fonction de la communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*), il faut étudier la composition de cette dernière et se pencher sur les questions politiques, par exemple sur la psychologie du peuple, la biologie du peuple et la configuration de l'espace». Mais surtout il faudrait alors une «sociologie du gouvernement», comme le secrétaire d'État Wilhelm Stuckart en avait formulé l'exigence lors de la fondation d'une Académie internationale pour les sciences de l'État et du Gouvernement en 1941<sup>12</sup>.

Étrange paradoxe : lorsque, durant l'été 1942, Hans Frank, que l'on a qualifié à juste titre de «bourreau des Polonais», mettait en cause dans plusieurs discours la sus-

11. Hans Frank, *Technik des Staates*, Berlin etc., Deutscher Rechtsverlag, 1942, pp. 9 et 29 et Hans Frank, «Technik des Staates», *Zeitschrift der Akademie für deutsches Recht*, vol. 8, 1941, p. 5.

12. Archives de l'Université Technique de Munich, dossiers «Technik des Staates», cote : V<sup>83</sup>, tome 1.

pension de certains principes de l'État de droit en Allemagne, il fut pratiquement interdit de parole dans le Reich et déchu de toutes ses fonctions (notamment celles de Directeur de la Commission juridique du NSDAP et de Reichsführer pour les questions juridiques), à l'exception de celles de Gouverneur général. Il continua pourtant à cultiver son «zèle culturel de membre du *Bildungsbürgertum*<sup>13</sup>». Ainsi, en novembre 1944, il écrivit à Alfred Weber qu'un «petit cercle d'anciens élèves de Max Weber» se retrouvaient régulièrement chez lui à Cracovie, et il lui demanda, dans ce cadre, de rédiger un article sur «Max Weber, sa vie et son œuvre». Car il ne fallait pas «laisser passer» l'année où Max Weber aurait eu quatre-vingts ans «sans rappeler de la part d'organismes compétents la mémoire de cet homme d'une singulière importance<sup>14</sup>». Pourtant, même si ces velléités n'aboutirent à aucun résultat concret<sup>15</sup>, après la chute de l'État nazi, Frank n'oublia pas Max Weber. En effet, deux passages du mémoire qu'il rédigea pour sa défense dans la prison de Nuremberg, et qu'il intitula *A la vue du gibet*, attestent qu'il s'était intéressé de près à la biographie de Weber. En voulant donner un fondement rationnel à l'apparition de l'antisémitisme à travers quelques faits «objectifs» (par exemple la forte proportion de Juifs parmi les protagonistes de la révolution de 1918-1919 et de la République de Weimar), il se référa à Weber : «Même un savant aussi éminent que le grand sociologue Max Weber regrettait cette progression rapide de l'influence juive, qui pouvait être un argument à l'appui des thèses antisémites – que lui-même combattait»<sup>16</sup>. Apparemment Frank se réfère ici à la biographie de Weber dans laquelle Marianne Weber raconte que son époux déplorait «qu'à cette époque, il y ait eu tant de Juifs parmi les leaders révolutionnaires. Quand on lui demandait s'il était alors lui aussi devenu antisémite, il récusait cette hypothèse. (...) Mais il pensait qu'en l'état actuel des mentalités, c'était une erreur politique de les laisser occuper des positions d'autorité<sup>17</sup>». Selon son neveu Eduard Baumgarten, Weber voulait notamment empêcher que le ressentiment anti-militariste des Juifs membres de la commission d'enquête sur les causes de la défaite de 1918 puisse influencer sur le déroulement des interrogatoires des officiers allemands et porter atteinte au prestige de l'armée. En outre, Weber voulait ainsi éviter tout facteur susceptible de favoriser l'antisémitisme<sup>18</sup>. Quoiqu'il en soit, Frank fit usage du dilemme de Weber, comme le firent, avant et après lui, d'authentiques antisémites.

13. Christoph Klessmann, «Hans Frank, Parteijurist und Generalgouverneur in Polen», in Ronald Smelser, Rainer Zitelmann (éd.), *Die braune Elite. 22 biographische Skizzen*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1989, pp. 41-51.

14. Lettre de H. Frank à Alfred Weber, 9 nov. 1944 ; Bundesarchiv Koblenz (BAK), fonds Alfred Weber, n°19, t. 1.

15. La lettre de Frank est accompagnée d'un brouillon de réponse très difficile à déchiffrer. A. Weber souhaitait, semble-t-il, décliner poliment la proposition.

16. Hans Frank, *Im Angesicht des Galgens*, Munich-Gräfelfing, F. A. Beck Verlag, 1953, p. 36.

17. Marianne Weber, *Max Weber. Ein Lebensbild*, Heidelberg, Schneider, 1950, p. 698.

18. Cf. Eduard Baumgarten, *Max Weber. Werk und Person*, Tübingen, Mohr, 1964, pp. 611 et suiv.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

### **Eduard Baumgarten, les fonctionnaires du «Dozentenbund», l'«Office Rosenberg» et le débat autour de Max Weber**

Après 1933, l'un des instruments du conflit de concurrence à l'intérieur de l'université fut la production de textes antérieurs à la «Révolution» contenant des citations d'auteurs juifs ou politiquement suspects, ou encore la dénonciation d'affinités politiques douteuses. Ainsi Martin Heidegger crut pouvoir triompher de son ennemi personnel Eduard Baumgarten, le neveu de Max Weber, en se référant à Weber lui-même. Il poussa même plus loin l'usage de cette méthode en pratiquant envers Baumgarten une sorte de «mise en responsabilité familiale» (*Sippenhaft*), après que ce dernier eût renoncé, à la suite d'une dispute, à préparer sa thèse d'habilitation avec lui. A partir d'avril 1933, Baumgarten fut chargé de cours à l'Université de Göttingen. Vers la fin de la même année, Heidegger envoya un rapport à la Dozentenschaft de Göttingen, en précisant :

«De par ses liens de parenté et sa propre attitude intellectuelle, M. Baumgarten a été très lié au cercle d'intellectuels démocrates-libéraux de Heidelberg, regroupés autour de Max Weber. Lors de son séjour ici, il ne fut en rien un national-socialiste. Je suis surpris d'apprendre qu'il est *privatdozent* à Göttingen ; je ne saurais imaginer qu'il ait été habilité pour des raisons scientifiques<sup>19</sup>.»

Heidegger mentionne également les relations amicales de Baumgarten avec un professeur juif, et se montre hostile à son admission dans les rangs des SA et le corps des professeurs (*Dozentenschaft*). Mais, bien que le chef de la Dozentenschaft ait vivement critiqué l'«américanisation» de Baumgarten, qui avait enseigné aux États-Unis et voulait obtenir son habilitation grâce à une étude sur le pragmatisme, et bien qu'il ait jugé néfaste que des étudiants étrangers découvrent le national-socialisme et la situation de l'Allemagne à travers Baumgarten<sup>20</sup>, celui-ci fut habilité et nommé *privatdozent* en 1937.

Cette nomination fut le fruit des relations étroites qu'entretenait Baumgarten avec Alfred Baeumler, professeur titulaire à l'Université de Berlin, où il dirigeait l'Institut de pédagogie politique nouvellement fondé, et par ailleurs directeur du Département scientifique (*Hauptamt Wissenschaft*) de l'Office Rosenberg. Peu de temps après, Baeumler, qui invitera Baumgarten à faire

19. Cité d'après Victor Farias, *Heidegger und der Nationalsozialismus*, Francfort/Main, Fischer, 1987, p. 283. Les circonstances de la rédaction de ce rapport n'ont pas encore été éclaircies. Cf. la lettre de Jaspers à Oehlkers, du 22 déc. 1945, reproduite dans Bernd Martin, *Martin Heidegger und das 'Dritte Reich'. Ein Kompendium*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1989, p. 150.

20. Cf. V. Farias, *Heidegger, op. cit.*, p. 285.

partie d'un petit groupe de philosophes censés fonder une philosophie purement nazie<sup>21</sup>, qui apportera une fois encore un appui décisif. Mais cette fois, la référence à Max Weber devenait un obstacle à une réorientation de la philosophie dans une perspective nazie.

Dans les années trente, l'Université de Göttingen ne compta jamais plus de vingt étudiants en philosophie<sup>22</sup>. Cette situation précaire de la discipline explique peut-être que le professeur Hans Heyse, fraîchement nommé en 1936, et qui se définissait lui-même comme un philosophe nazi patenté, n'ait pu s'empêcher d'abattre la carte de la supériorité hiérarchique face au chargé de cours Baumgarten, très populaire parmi les étudiants. L'occasion lui en fut donnée par une thèse de doctorat soutenue par un étudiant américain, Henry J. Stob, *Recherches sur la sociologie de la religion de Max Weber*. Certes Baumgarten dirigeait la thèse, mais Heyse lui aussi devait donner son avis. Prévoyant sans doute les réserves de ce dernier, Baumgarten avait longuement décrit, dans son rapport, le «champ de tensions» dans lequel se situait cette étude. En effet, l'accent était mis sur la personne de Weber, présenté comme un «observateur radicalement sécularisé», qui ne «croyait plus» à aucune religion, mais se distinguait par une attitude intellectuelle «essentiellement allemande». Dans ce cadre, l'étude de Stob se proposait de traiter la question suivante :

«Comment les tensions intellectuelles qui frappent le visiteur étranger dans l'Allemagne actuelle s'incarnent-elles à travers Max Weber, cet éminent savant qui (...) fut l'héritier, dans son style scientifique, de la tournure d'esprit anti-idéaliste de Nietzsche, la systématisa dans les catégories radicalement sécularisées et radicalement immanentes de sa sociologie, tout en perpétuant, dans son propre *ethos* scientifique, un profond dualisme kantien, autrement dit une part d'ascèse chrétienne ?»

Après avoir souligné les «grandes qualités» du manuscrit, Baumgarten finit par proposer la mention «bien»<sup>23</sup>. En tant que deuxième rapporteur, Heyse souligna également que le travail de l'étudiant américain constituait une «présentation honnête, claire et instructive des principes immanents de la sociologie de la religion de Max Weber» ; elle méritait donc la mention «bien». Il ajouta cependant : «Mais je ne saurais dissimuler combien je regrette que l'analyse pénétrante et positive que donne notre auteur des questions fonda-

21. Le colloque du Hauptamt Wissenschaft qui se tint en mars 1939 au château de Buderose, et auquel Baumgarten prit part, fut une des manifestations au cours desquelles on tenta de persuader les philosophes en titre de mieux se plier aux directives du parti et de l'État. Cf. George Leaman, «Philosophy, Alfred Rosenberg and the Military Application of the Social Sciences», *Jahrbuch für Soziologieggeschichte* 1992, 1994, pp. 241-260.

22. Hans-Joachim Dahms, «Aufstieg und Ende Lebensphilosophie. Das philosophische Seminar der Universität Göttingen zwischen 1917 und 1950», in Heinrich Becker, Hans-Joachim Dahms, Cornelia Wegeler (ed.), *Die Universität Göttingen unter dem Nationalsozialismus*, Munich, Saur, 1987, p. 188.

23. Cf. copie de son rapport sur la thèse de Stob jointe à sa lettre du 5 déc. 1938 à A. Bauemler, dans laquelle il demandait à ce dernier d'établir un «rapport administratif» sur le bien-fondé de son attitude ; archives de l'Institut für Zeitgeschichte (IfZ), Munich, cote : MA 116/3.



## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis*  
et Max Weber, 1933-1945

mentales posées par la situation actuelle de la science en Allemagne ne soit pas menée à son terme<sup>24</sup>.»

En effet, le travail de Stob prête à maints égards le flanc à ce type de critique. Car il va souvent à l'encontre du *credo* élémentaire de la science nazie, bien qu'il ne la mette jamais directement en cause. Ainsi, lorsque Stob observe que «l'individualisme de Weber» a pour effet de «saper les notions substantielles d'État, de peuple, d'Église, etc.», on pouvait y voir une attaque implicite du noyau même de la politique sociale nazie qui visait à créer une communauté de peuple. Et en constatant qu'en «anthropologie» est largement répandue la «croyance» [sic] selon laquelle «tout événement historique est, en dernier ressort, le produit du heurt entre différentes qualités raciales innées», Stob menaçait le fondement même de la vision du monde et de la science nazies – bien qu'il ne fût expressément question *que* d'anthropologie. Par ailleurs, en tant que représentant de la philosophie universitaire, Heyse pouvait se sentir personnellement visé par le propos de Stob selon lequel la «philosophie ne peut pas enseigner le sens du monde. D'ailleurs, en tant que système, elle était étrangère à Max Weber». Ce dernier ne «la destinait même pas à jouer le rôle d'instance intermédiaire entre les sciences particulières<sup>25</sup>».

Au cours d'une réunion avec Baumgarten, le Doyen, le Recteur de l'Université et le Dozentenführer, dont nous citons le procès-verbal, Heyse s'expliqua :

«Max Weber fut un adversaire acharné de mes propres options scientifiques (dépasser la science libérale, faire valoir les liens entre la science et la vision du monde germanique et *völkisch*). C'est pourquoi je me sens tenu, en tant qu'homme de confiance du Dozentenbund [Union des professeurs], d'ajouter une remarque aussi distinguée que possible au sujet du dossier. J'ai fait ce choix pour ne pas être obligé de placer tout de suite M. Baumgarten dans une situation politiquement très délicate<sup>26</sup>.»

C'est ainsi que Baumgarten se vit contraint de réinterpréter Max Weber dans le sens d'une politique de droite. Dans sa lettre à Baeumler il joignit quelques *Remarques sur Max Weber* dont l'argumentation tendait à montrer que n'importe quel national-socialiste pouvait se réclamer de Max Weber puisque celui-ci défendait manifestement des positions proches de celles du nazisme, tant sur le plan social que sur celui de la politique extérieure et de la politique raciale, l'antisémitisme lui-même ne manquant pas à l'appel<sup>27</sup>.

24. D'après le rapport de Baumgarten. H.J. Dahms évoque quelques variantes dans «Aufstieg und Ende», *op. cit.*, p. 188.

25. Henry J. Stob, *Eine Untersuchung zu Max Webers Religionssoziologie*, Göttingen, 1938, pp. 46, 33 et 28.

26. Ajouté à la main par Baumgarten à la suite de son rapport, et en partie souligné (IfZ, MA 116/3).

27. Sur le détail de la vision des activités politiques de Weber par Baumgarten, cf. W.J. Mommsen, *Max Weber und die deutsche Politik...*, *op. cit.*, ainsi que les volumes correspondants de l'édition critique des œuvres de M. Weber. La citation du «discours de Mannheim» est rapportée par Baumgarten lui-même, qui avait pris part à cette manifestation, cf. W.J. Mommsen, *op. cit.*, p. 317. Ce qui est désigné comme le «comité juif» est la commission d'enquête parlementaire évoquée plus haut, à propos des références de Hans Frank à Weber.

*Remarques sur Max Weber de Eduard Baumgarten*

*« a) Weber était un des plus proches collaborateurs de Friedrich Naumann au moment de la fondation du “Mouvement national-social” [National-soziale Bewegung] et de l’infléchissement de la politique étrangère allemande vers la Mitteleuropa.*

*b) Weber quitta l’Union pangermanique (Alldeutscher Verband) lorsque les grands propriétaires terriens refusèrent de voter pour la fermeture des frontières avec la Pologne. C’est dans ce contexte qu’il donna son cours inaugural à Fribourg en 1895 (Écrits politiques...). Considération de politique raciale : la race inférieure (les ouvriers agricoles polonais) prend la place de la race supérieure qui cherche à éviter un niveau de salaires faible et un niveau de vie également faible.*

*c) En 1919, Weber participe à la rédaction de la Constitution du Reich : il introduit le recours dictatorial (48) et prépare la présidence de Hindenburg en introduisant le principe du vote populaire direct.*

*d) Novembre 1918, conférence de Mannheim, face à Masse et Janhagel, en réponse à Haase et Ledebour : «Ceux qui outragent aujourd’hui, à l’heure de la défaite, le nom de nos grands chefs d’armée, sont des salauds».*

*e) En 1919 Weber quitte le Staatspartei en raison du manque d’intérêt du parti pour le rétablissement de la force militaire allemande. Il critique le comité juif chargé de juger les officiers allemands.»*

Tandis que Baumgarten avait décrit Weber comme un Allemand animé d’une conscience politique nationaliste, Baeumler attribua ces qualités au savant lui-même. Ainsi la fiabilité politique de Baumgarten fut une nouvelle fois confirmée par l’Office que le Führer avait chargé de surveiller la *Weltanschauung* nazie. Même une procédure disciplinaire engagée auprès du *Dozentenbund* contre Baumgarten – qui amena celui-ci, officier de réserve et ancien volontaire de guerre (décoré), à provoquer en duel le chef du *Dozentenbund* – ne put faire obstacle à sa carrière. Car ces conflits n’étaient nullement l’indice d’une opposition de Baumgarten au système, mais le fruit de luttes et concurrences personnelles. Baumgarten était un membre loyal de l’Union des enseignants nazi (*Lehrerbund*) et du *Dozentenbund*. Il donnait des cours de philosophie au groupe des aviateurs de Göttingen. Il était même responsable d’une cellule (*Blockleiter*) du NSDAP, bien qu’il ne pût officiellement adhérer au parti

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

que le 1<sup>er</sup> mai 1937, après la levée du blocus des adhésions<sup>28</sup>. Confirmé en tant que privatdozent à Göttingen en 1937, il obtint finalement en 1941 une chaire à l'Université «frontalière» de Königsberg à laquelle les responsables nazis vouaient un intérêt tout particulier.

Cependant, son oncle Max Weber ne cessa de le hanter. Dans une conférence prononcée en mars 1943 devant la Société Kant de Königsberg sur le thème de *L'éthique de la réussite et l'éthique de conviction*, il observa que Max Weber, en 1918, «dans un moment de colère inoubliable, avait exposé aux hommes politiques pacifistes et aux autres représentants d'une "éthique absolue"<sup>29</sup>», les conséquences désastreuses que pouvait entraîner leur amour absolu de la vérité. C'était dire que pour un «peuple rajeuni qui se fixe des tâches nouvelles et gigantesques, comme dans notre cas, la direction de l'Europe et la protection des frontières contre l'Asie, [l']impératif catégorique suprême [est le suivant : ] Traite tes partenaires de telle sorte que tu ne voies jamais en eux seulement un moyen et un outil, mais respecte toujours leur propre volonté, qui les lie d'elle-même à la communauté de l'Europe<sup>30</sup>». Il est clair que cet impératif correspondait parfaitement à la stratégie de puissance défendue (en vain) par Rosenberg, devenu Ministre pour les territoires occupés à l'Est : saper l'Union Soviétique en créant un front unique de «partenaires» anti-communistes.

### **L'interprétation philosophique de Max Weber : Arnold Gehlen et l'Office Rosenberg**

À la décharge de Baumgarten, nous l'avons vu, le directeur du département scientifique de l'Office Rosenberg, Baeumler, avait déclaré qu'il était légitime d'étudier Max Weber. Bien des années plus tard, son collaborateur et élève Wolfgang Erxleben, depuis 1941 chef du Département d'«observation scientifique» du même Office, se référera lui-aussi à Weber pour évaluer une conférence du philosophe Arnold Gehlen intitulée *Problèmes d'une philosophie de l'histoire*, prononcée le 15 janvier 1943 devant la Société Allemande de Philosophie.

Pour l'Office Rosenberg, Gehlen n'était pas un inconnu. En 1933, il avait été nommé lecteur dans le Service de promotion des écrits allemands (*Reichsstelle zur Förderung des deutschen Schrifttums*) fondé la même

28. Dossier Baumgarten, BDC.

29. E. Baumgarten, «Erfolgsethik und Gesinnungsethik», *Blätter für deutsche Philosophie*, vol. 17, 1943/44, p. 109.

30. *Ibid.*, p. 117. Un compte-rendu très positif de cette conférence était paru dans le *Völkischer Beobachter* (édition de Berlin) du 7 avril 1943, évoquant «La brillante démonstration du professeur Baumgarten a rencontré une vive approbation».

année – qui devait donner progressivement naissance à la Direction des Lettres (*Hauptamt Schrifttumspflege*) forte de 50 grands lecteurs et 1400 lecteurs à titre bénévole au début des années 1940. A cette époque, l'Office Rosenberg ne se contenta pas d'employer Gehlen comme lecteur, mais lui demanda également de rédiger une conférence à l'occasion du 165<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Hegel. Le 27 août 1935, ce même texte était publié sous le titre «Les errements d'un grand penseur» par le quotidien officiel du parti, *Völkischer Beobachter*, dirigé par Rosenberg<sup>31</sup>. Éclata alors un conflit entre Baeumler et Gehlen qui s'accusèrent mutuellement de ne pas respecter «la ligne idéologique générale» du parti. Étudié de plus près, ce conflit est révélateur non seulement des formes d'intervention et de concurrence des instances de contrôle idéologique dans la politique scientifique, mais aussi des divergences internes au domaine réservé de l'Office Rosenberg lui-même. En effet, lorsque Gehlen prononça sa conférence sur Hegel, Payr, de la Direction des lettres ainsi que Erxleben et Lemke, deux représentants du *Hauptamt Wissenschaft*, se trouvaient dans la salle. On ne peut les désigner simplement comme des «espions nazis», puisqu'ils ne dissimulaient nullement leur fonctions et que Gehlen savait parfaitement que quelque chose se traitait contre lui à l'Office Rosenberg<sup>32</sup>.

Dans le rapport qu'il rédigea à la suite de cette conférence, Lemke critiquait surtout «l'an historicité de la pensée» de Gehlen<sup>33</sup>. Erxleben, par contre, moins dogmatique que Lemke<sup>34</sup>, fondait sa critique sur une comparaison avec Max Weber :

«Gehlen veut faire de la philosophie de l'histoire une science qui procède empiriquement et par induction : une philosophie de l'histoire empirique. Sa méthode consiste à partir d'un matériau de recherche empirique et à faire apparaître les traits typiques, donc à faire abstraction des observations particulières faites par les recherches empiriques isolées – une méthode développée déjà par Max Weber<sup>35</sup>.»

Pour Erxleben, l'«an historicité» dénoncée par Lemke chez Gehlen n'est pas due au mépris de l'auteur pour les dirigeants nazis, il y voit plutôt un problème de méthode. Ainsi, Gehlen aurait observé à propos du concept d'idéaltype

«que la méthode de recherche qui consiste à observer les possibilités typiques n'implique pas que rien de nouveau ne puisse se produire dans l'histoire. Cette remarque montre à l'évidence les lacunes de la méthode philosophico-historique de

31. Selon Gehlen, Hegel n'avait pas saisi «la permanence de la valeur du peuple à la base de tous les bouleversements politiques» ; il récuse également la philosophie politique du dernier Hegel («partisan de la restauration») tandis que le jeune Hegel est présenté comme «un grand exemple de philosophie politique authentique», *Völkischer Beobachter*, 27 août 1935.

32. Comme le fait Karl-Siegbert Rehberg dans sa postface à l'ouvrage de Gehlen : *Der Mensch. Seine Natur und Stellung in der Welt* (A. Gehlen, *Gesamtausgabe*, t. 3/2), Francfort/Main, Klostermann, 1993, pp. 885 et 881.

33. BAK, NS 15/204, fol.37 et suiv., ici fol. 38 : «Aktennotiz. Grundsätzliches zu Arnold Gehlens Vortrag (15.1.1943) über "Probleme einer Philosophie der Geschichte"» (Lemke).

34. De 1937 à 1939, Erxleben avait bénéficié d'une bourse de recherche de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* ; en juin 1939, il présenta un rapport final sur le thème : «Wilhelm von Humboldt était-il spinoziste ? Recherches sur la situation historique de sa philosophie de la langue». C'est Baeumler et Heyse (que nous avons évoqué à propos de Baumgarten) qui lui avaient attribué cette bourse (BAK, R 73/10935).

35. «Bericht über einen Vortrag von Professor Dr. Arnold Gehlen, Wien, über "Problem einer Philosophie der Geschichte" (gehalten vor der Deutschen Philosophischen Gesellschaft am 15. Januar 1943)» (2 p. paraphées par Erxleben), BAK, NS 15/204, fol. 39 et suiv. Erxleben souligne que son rapport complète ceux de Lemke et Payr, qui n'ont été conservés ni au BAK ni à l'IfZ.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

Gehlen. D'ailleurs, au fil de sa conférence, il n'est parvenu qu'à des parallèles historiques purement abstraits, et ne s'est jamais posé la question du véritable fondement historique de ce type de parallèles, il ne s'est pas interrogé sur l'histoire elle-même. Alors que Max Weber, dont il s'est réclamé, partait de faits historiques très concrets, Gehlen aboutit à une juxtaposition de types historiques ordonnés en un tableau abstrait – spirituel, mais finalement stérile<sup>36</sup>.»

Cette critique de Gehlen, à laquelle on pourrait en ajouter d'autres, faisant elles-aussi l'éloge de Max Weber<sup>37</sup>, s'inscrit dans le contexte du programme de sociologisation de la philosophie conçu par Baeumler. En effet, en se référant à l'enseignement universitaire de celui-ci, Erxleben défend l'idée que la pensée philosophique doit se soumettre aux exigences de ce qu'il appelle une «conscience de l'histoire» ; cette dernière se distinguant de la «conscience historique» par son lien avec la réalité de la vie individuelle. «C'est pourquoi nous ne pouvons jamais être isolés comme individus ; nous n'existons qu'en tant qu'êtres politiques<sup>38</sup>.» Cette vision du rapport entre individu et ordre social, parfaitement sociologique, débouche cependant chez Erxleben (comme chez Baeumler) sur une adhésion au nazisme – sans que cela ne touche en rien au juste contenu de la citation.

### **L'Office Rosenberg, Christoph Steding et le président de l'Institut pour l'Histoire de la Nouvelle Allemagne**

Prenons un autre exemple. Plusieurs années durant, un conflit virulent opposa l'Office Rosenberg et Walter Frank, président du *Reichsinstitut* pour l'Histoire de la Nouvelle Allemagne au sujet d'un ouvrage édité par ce dernier : *Le Reich et la maladie de la culture européenne* de Christoph Steding, dont la cinquième édition paraissait en 1944. Encore une fois, ce n'est pas la vénération de cet auteur pour Weber qui est reprochée à Walter Frank. Pour les adversaires de ce dernier à l'Office Rosenberg, il aurait été facile, en effet, de renvoyer à la thèse de doctorat de Steding : *Politique et science chez Max Weber*, soutenue à Marbourg en 1931 auprès de Wilhelm Mommsen. Pour l'auteur, Max Weber était «unique», «un des plus grands talents politiques de l'Allemagne», un «scientifique et un politicien d'envergure supra-individuelle, nationale et européenne». Weber n'était pas un «réactionnaire étriqué», mais un homme marqué par le «nationalisme militaire» et même «impérialiste». Ensermée dans l'espace

36. Rapport cité à la note précédente, fol. 40.

37. Cf. p.ex. le livre d'un confident de Baeumler : Gerhard Lehmann, *Die deutsche Philosophie der Gegenwart*, Stuttgart, Kröner, 1943. Malgré des erreurs de détails, l'auteur fait preuve d'une grande déférence à l'égard de Weber qui est parvenu, selon lui, à «la plus grande synthèse du siècle précédent» (p. 45). Si «la philosophie a aujourd'hui beaucoup à apprendre de quelqu'un» c'est «bien de lui» (p. 46).

38. Wolfgang Erxleben, *Erlebnis, Verstehen und geschichtliche Wahrheit. Untersuchungen über die geschichtliche Stellung von Wilhelm Diltheys Grundlegung der Geisteswissenschaften*, Berlin, Junker & Dünhaupt, 1937.

étroit séparant les systèmes antagonistes de l'Orient et de l'Occident, l'Allemagne serait contrainte de songer à sa «propre vocation nationale» et d'«avoir recours à des hommes comme Max Weber» ; elle ne pouvait se permettre «de renoncer à la force créatrice émanant aujourd'hui encore d'un homme comme Max Weber<sup>39</sup>».

Si Weber, le nationaliste, pouvait encore trouver grâce aux yeux des nouveaux détenteurs du pouvoir, le célèbre représentant du libéralisme ne le pouvait point. Or Steding avait eu le malheur d'ouvrir sa *Préface* par la phrase suivante :

«Toute la critique acerbe du libéralisme dont vit aujourd'hui la majeure partie de l'Allemagne intellectuelle et même des masses – qu'on songe aux démagogues national-socialistes – ne nous permet pas de nier que nous sommes précisément les enfants et les héritiers du libéralisme. (...) Ce texte sur Max Weber (...) veut (...) éduquer lentement l'Allemagne à regarder son passé proche avec d'autres yeux, *plus conciliants*<sup>40</sup>.»

Une copie intégrale de cette préface est conservée dans les archives du *Hauptamt Wissenschaft*. A tout instant, l'interprétation politique de Weber donnée par Steding aurait donc pu être produite contre Frank. Mais ce n'est pas l'interprétation de Weber qui avait déplu aux hommes de Rosenberg, il s'agissait plutôt de sa vision de Nietzsche, qui n'était pas du goût du directeur, Alfred Baeumler, lui-même éditeur de Nietzsche, ni de son adjoint Heinrich Härtle. Pour eux, Nietzsche n'est ni un «ennemi du Reich» ni un «touriste suisse», mais un important précurseur du national-socialisme. L'historien Helmut Heiber, qui a retracé en détail les débats suscités au plus haut niveau politique par le livre de Steding sur *Le Reich et la maladie de la culture européenne*, lequel suscita de vives réactions en Allemagne et à l'étranger, et en particulier dans les pays «neutres» attaqués par l'auteur, insiste beaucoup sur les propos «si accablants»<sup>41</sup> de la préface de la thèse de Steding, bien qu'elle ne joua aucun rôle dans la suite de la controverse entre Frank et l'Office Rosenberg. Mais la raison en est, semble-t-il, que dans son gigantesque ouvrage de plus de 700 pages, Steding ne mentionne Weber que sur 48 pages, le reléguant maintenant parmi les penseurs ayant adopté une position «étrangère au Reich» (*reichsfremd*).

S'il continuait de désigner Weber comme «l'esprit scientifique le plus important de l'Allemagne wilhelmienne», il soulignait en même temps qu'il avait connu

39. Christoph Steding, *Politik und Wissenschaft bei Max Weber*, Breslau, Korn, 1932 (préface), pp. 9, 22, 102.

40. *Ibid.*, préface, p. 9.

41. Helmut Heiber, *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Stuttgart, DVA, 1966, p. 527.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

«son objectivation la plus accomplie à Heidelberg, entre Bâle et Amsterdam» [autrement dit les pays «neutres», «ennemis» par excellence du Reich]. Avec Gothein, Jaspers, Gundolf, Max et Alfred Weber, la «nouvelle Heidelberg» aurait même «réalisé le stade idéaltypique de l'hostilité complète au Reich»<sup>42</sup>. Mort prématurément en 1938, à l'âge de 35 ans, des suites d'une maladie, il ne put achever la correction de son manuscrit, ni même en terminer la rédaction. Nous ignorons donc si sa vénération pour Weber avait définitivement cédé le pas à son idée du Reich.

### Les sociologues nazis sous l'influence de Max Weber

Des historiens comme Steding et Frank n'étaient pas les seuls à légitimer leur préférence pour une science nazie par une interprétation «politiquement correcte» de Max Weber. Carl Brinkmann, qui dirigea l'Institut de Sciences Sociales et Politiques à l'Université de Heidelberg après qu'Alfred Weber (le frère et successeur de Max) eut lui-même demandé en 1933 sa mise à la retraite anticipée, en est un autre exemple<sup>43</sup>.

En 1938, Brinkmann donna une conférence sur la théorie weberienne de l'objectivité dans le cadre de l'Académie pour le Droit Allemand dirigée, comme on l'a vu, par Hans Frank ; puis, en 1941, il prononça un discours dans le cercle de Marianne Weber sur le thème : «L'idéaltype chez Max Weber<sup>44</sup>» et, enfin, en 1943, il publia un article sur «L'importance de Max Weber pour les sciences sociales contemporaines<sup>45</sup>».

Comme les historiens Steding et Frank, Brinkmann souligne que c'est à tort que l'on parle d'un «relativisme» chez Weber, dans la mesure où il a «d'emblée encouragé une “science politique” de l'économie». Aussi, son «véritable mérite» est-il d'avoir «préparé la voie à un dépassement de la science “affranchie des jugements de valeur” [...], en montrant les liens qui unissaient les sphères de l'“objectivité” et des “valeurs”, si nettement distinctes dans la perspective du XIX<sup>e</sup> siècle et en soulignant comment elles se recoupaient» (*Ibid.*, p. 5). Entre ses débuts «nationalistes» et la sombre période de la fin, celle des discours de Munich, la ligne suivie est claire, elle rejoint «le renouvellement actuel de la recherche allemande, consciente de ses objectifs “idéologiques”» : «Bien que

42. Christoph Steding, *Das Reich und die Krankheit der europäischen Kultur*, Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1942 (1<sup>ère</sup> éd. 1938), pp. 382 et 491.

43. Toutes les références à C. Brinkmann sont tirées, sauf indication contraire, de C. Klingemann, «Das Institut für Sozial- und Staatswissenschaften», *op. cit.*

44. Cf. *Der Marianne-Weber-Kreis*, Heidelberg, 1958, p. 15.

45. C. Brinkmann, «Die Bedeutung Max Webers für die heutigen Sozialwissenschaften», *Schmollers Jahrbuch*, n° 67, 1943. Comme l'auteur l'indique en note, il s'agit de la «version originale allemande de ma dernière contribution à un volume de mélanges avant la guerre, les *Mélanges économiques et sociaux offerts à Émile Witmeur* (Paris, Sirey, 1939), pp. 31 et suiv.».

l'expérience communautaire de notre temps (le *common ultimate value judgement* de Parsons) ait été jugée sévèrement par Max Weber, dans certains de ses aspects secondaires, il me semble qu'elle se trouve justement annoncée dans sa théorie de la science» (*Ibid.*, p. 7).

Alors que Brinkmann invoquait la «quête passionnée» chez Max Weber d'une «expression unitaire de la société», Franz Wilhelm Jerusalem, un sociologue de l'Université de Iéna dont on a dit qu'il défendait une «théorie universaliste du devenir du peuple» et insistait sur l'idée d'un «nouveau collectivisme<sup>46</sup>», manifesta de son côté un intérêt particulier pour la conception weberienne de la sociologie comme une science des sujets agissants. En effet, Jerusalem cite la définition classique de Weber : la sociologie est une science qui cherche à comprendre l'agir social en l'interprétant et en s'efforçant d'en expliquer les causes, le déroulement et les conséquences. En particulier, le concept de «comportement sensé», que Jerusalem a fait sien, désigne un agir social dont le sens est lié au comportement des autres acteurs et ainsi orienté dans son déroulement présumé : «Cet agir social est, pour Max Weber, la "réalité", qu'il désigne comme l'objet de la science sociale. Et comme nous le savons, c'est Max Weber qui, le premier, a défini l'attitude intellectuelle spécifique qu'il faut adopter en sociologie<sup>47</sup>. C'est pourquoi la théorie weberienne de l'agir social est, aux yeux de Jerusalem, «d'une telle importance qu'il faut la prendre non seulement pour fondement, mais aussi comme point de départ» (*Ibid.*, pp. 43 et suiv.). Même pour des problèmes méthodologiques secondaires, comme l'évolution des modes de différenciation, Jerusalem déclarait en toutes lettres vouloir «prendre appui sur la théorie weberienne de l'idéaltype» (*Ibid.*, p. 37).

On prétend toujours que ce sont les sociologues restés dans l'Allemagne nazie qui portent la responsabilité de la décadence de la sociologie après 1933, de sa transformation en une pseudo- ou anti-sociologie<sup>48</sup>. Ainsi les idées de Karl Heinz Pfeffer qui, imitant le jargon militaire nazi, voulait faire de la nouvelle théorie du peuple qu'il appelait de ses vœux l'«arme du peuple combattant<sup>49</sup>» aboutissaient à la «négation de toute distance scientifique et à la substitution d'un cadre idéologique à la réalité sociale<sup>50</sup>». Le déferlement de la mystique *Blut und Boden* dans l'Allemagne d'après 1933 pourrait effectivement laisser penser qu'il valait mieux éviter toute confrontation scienti-

46. Otthein Rammstedt, *Deutsche Soziologie 1933-1945*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1986, pp. 69 et 78.

47. Franz W. Jerusalem, *Der Staat. Ein Beitrag zur Staatslehre*, Iéna, G.Fischer, 1935, pp. 44 et suiv.

48. Cf. la présentation d'ensemble des différentes positions postulant une fin de la sociologie en 1933 chez C. Klingemann, «Heimatsoziologie oder Ordnungsinstrument? Fachgeschichtliche Aspekte der Soziologie in Deutschland zwischen 1933 und 1945», in M. R. Lepsius, *Soziologie in Deutschland...*, op. cit., p. 273-307. *Idem*, «Soziologie im NS-Staat. Vom Unbehagen an der Soziologiegeschichte», *Soziale Welt*, vol. 36, 1985, pp. 366-388 ; *Idem*, «Vergangenheitsbewältigung oder Geschichtsschreibung? Unerwünschte Traditionsbestände deutscher Soziologie zwischen 1933 und 1945», in Sven Papcke (ed.), *Ordnung und Theorie. Beiträge zur Geschichte der Soziologie in Deutschland*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1986, pp. 223-279.

49. Karl-Heinz Pfeffer, *Die deutsche Schule der Soziologie*, Leipzig, Quelle & Meyer, 1939, p. 10.

50. O. Rammstedt, *Deutsche Soziologie...*, op. cit., p. 118.



## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

fique sérieuse avec la réalité nazie. Si la sociologie «juive» faisait l'objet des pires outrages verbaux, toutes les variantes suspectes de la sociologie «bourgeoise» étaient également rejetées. Dans son livre intitulé *L'École allemande de sociologie*, Pfeffer déclare, par exemple, que la «sociologie formelle», représentée notamment par Franz Oppenheimer, Ferdinand Tönnies, Alfred et Max Weber, est désormais dépassée. Leurs «vues premières» reposent certes sur une «orientation politique et une vision historique claires», mais ils se contentent de les transformer stérilement en lois universelles du processus social.

Mais cette interprétation fut vivement rejetée par un autre sociologue, Hans Joachim Beyer, qui occupait une position importante à la jonction entre sciences sociales et politique «réelle». Après avoir soutenu une thèse d'histoire, les recherches de Beyer portaient en effet sur les problèmes d'assimilation et de «purification ethnique» en Europe Centrale (*Umvolkung*)<sup>51</sup>. Membre des services secrets (*Sicherheitsdienst*) de la SS, il créa à Prague, à la demande de Reinhard Heydrich lui-même, une fondation qui porta le nom de Heydrich après l'assassinat de ce dernier. Sa mission : développer des stratégies d'assimilation des parties jugées «acceptables» de la population tchèque<sup>52</sup>. Or ce représentant «type» de l'intellectuel SS, tout en rendant hommage au livre de Pfeffer, prit explicitement parti en faveur de Weber contre une théorie du peuple (*Volkslehre*) anachronique qui se contentait de restaurer des relations sociales disparues<sup>53</sup>. Au contraire : la communauté populaire nazie doit évoluer dans le sens d'une société productive «quasi-moderne», débarrassée de tout «ballast social». C'est dans ce contexte que Max Weber devenait un enjeu :

«Pour en finir avec Max Weber, qui est certes resté attaché au nominalisme et à l'impérialisme économique, il ne suffit pas de dire qu'il a progressivement vidé ses idéaltypes du contenu historique à partir duquel il les avait construits, pour aboutir à un système des "concepts possibles" ; la théorie allemande contemporaine du peuple ne peut en tous cas s'abstenir de prendre quelques leçons de Max Weber, pour entrer dans l'ère de la grande technique<sup>54</sup>.»

En fait, Pfeffer n'avait déjà plus besoin de ce genre de conseils. Dès qu'il ne se considéra plus comme le simple propagandiste d'une théorie du peuple irréprochable sur le plan idéologique, il eut en effet recours aux idées et à la méthode de Weber dans ses recherches sociales empiriques. Il n'y défendait pas une mystique de la glèbe, mais

51. Cf. p. ex. Hans Joachim Beyer, «Ghetto oder Assimilation ? Die amerikanische Soziologie und ostmitteleuropäische Volkstumfragen», *Zeitschrift für Politik*, vol. 32, 1942, pp. 329-346.

52. Cf. Karel Fremund, «Die Reinhard-Heydrich-Stiftung – ein wichtiges Instrument der faschistischen Ausrottungspolitik in der Tschechoslowakei 1942-1945», *Informationen über die imperialistische Ostforschung*, 5, n° 4, 1965, pp. 1-48 ; Gerda Voigt, *Faschistische «Neuordnungspläne» im Zeichen der «Umvolkung». Der Anteil der deutschen Universität Prag an der faschistischen «Volkstumspolitik» in der okkupierten CSR (1939-1945)*, thèse, Université de Leipzig, 1973.

53. H. J. Beyer, «Die deutsche Schule der Soziologie», *Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung*, 6, 1942, p. 189.

54. *Ibid.*

prônait au contraire une rationalisation et une modernisation rapides de l'agriculture allemande<sup>55</sup>. Dès 1934, lorsqu'il réalisa avec Karl Seiler, un sociologue d'Erlangen, une enquête empirique de grande ampleur sur la situation des ouvriers agricoles et des domestiques pour le compte du Chef de la paysannerie du Reich (Reichsbauernführer), il conseilla à son collègue : «Lis donc les deux articles de Max Weber dans ses *Mélanges sur l'histoire sociale et économique*<sup>56</sup>». Et tandis qu'il déclara publiquement, dans le texte cité plus haut, que l'œuvre de Weber était inutilisable, il écrivait à Seiler : «Pour un sociologue, Max Weber a fait de la très bonne histoire économique. Mes cours en sont pleins<sup>57</sup>».

Peu après, Pfeffer fit un grand bond en avant dans sa carrière. Il devint professeur à la Faculté des Sciences de l'étranger de l'Université de Berlin, fondée sous l'égide du *Sicherheitsdienst* de la SS et fut même nommé doyen et vice-président de l'Institut des Sciences de l'étranger. Il eut alors l'occasion de constater que la science politique pouvait tirer grand profit de la sociologie weberienne bien que ses résultats aient été entravés par «le positivisme, la judéisation et de stériles querelles de méthode». En 1944, peu avant la fin de l'Allemagne hitlérienne, Pfeffer renouvelait son plaidoyer en faveur de Weber dans le cadre d'une rencontre de sociologues organisée à Wannsee par un haut dignitaire SS, Ohlendorf. Dans son exposé, il reprit en fait le conseil qu'il avait donné dix ans plus tôt à son ami Seiler :

«Les impulsions décisives données à la constitution d'une pensée sociologique allemande et à la mise à jour de la situation en Allemagne nous viennent, que nous les aimions ou non en tant que personnes, des enquêtes organisées par le *Verein für Sozialpolitik* et par Max Weber avec leur méthode photographique d'une clarté infinie<sup>58</sup>».

S'il y a dans le plaidoyer de Pfeffer des accents martiaux, il les justifiait en prônant, à l'instar de son collègue Hans Freyer, une sociologie portée par la volonté politique. En les modifiant quelque peu, Pfeffer reprenait, en effet, deux phrases de la *Sociologie comme science de la réalité* de Freyer. D'une part : «la vraie volonté fonde la vraie connaissance», mais aussi : «seul celui qui possède une volonté sociale possède aussi une vision sociologique<sup>59</sup>».

Ces deux phrases sont la preuve, selon René König, que Freyer était «l'un des défenseurs les plus primitifs des

55. Son refus de toute forme de romantisme paysan s'exprime dans un article au titre trompeur : «Die Notwendigkeit der totalen Volksforschung», *Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung*, vol. 5, 1941, pp. 407-420.

56. Lettre de K. H. Pfeffer à K. Seiler, 24 oct. 1934 : Archives municipales de Nuremberg, E 10, n°37 (fonds Karl Seiler).

57. Lettre de K. H. Pfeffer à K. Seiler, 7 févr. 1939 : *Ibid.*

58. BAK, R 7/2024, s.p.

59. Cf. K.H. Pfeffer, «Volkwerdung. Gedanken über den Standort und über die Aufgaben der deutschen Soziologie», *Volksspiegel*, vol. 1, 1934, p. 5.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

jugements de valeur en sociologie». Et en ce sens, Freyer aurait toujours pris «le contre-pied de Max Weber»<sup>60</sup>. Pourtant Freyer, après avoir rappelé que, pour Max Weber, la tâche de la science sociale était de mettre à jour des tendances d'évolution, constatait «que la connaissance d'une tendance évolutive du présent n'implique aucune obligation contraignante pour la volonté de l'individu»<sup>61</sup>. Et le long débat qu'il engagea avec la sociologie de Max Weber est tout à fait admiratif. Ainsi, par exemple, le concept d'idéaltype y est désigné comme «une tentative subtile pour élaborer une théorie de la formation des concepts sociologiques»<sup>62</sup>. Mais son admiration tenait surtout au fait que la sociologie de Weber était fondamentalement, à ses yeux, une sociologie historique. Elle fournissait «l'exemple unique d'une sociologie résolument orientée vers un *système*, mais aussi vers une connaissance de la réalité présente, de ses présupposés historiques et de ses tendances d'évolution, en un mot : vers une sociologie concrète»<sup>63</sup>. Sept ans plus tard, en 1937, après plusieurs années de pouvoir nazi, Freyer resta fidèle à cette position et même s'il était un peu moins enthousiaste, il n'accepta jamais d'écrire que Weber pût être dépassé, et encore moins être l'ennemi d'une sociologie «allemande». Freyer percevait au contraire chez Weber un scepticisme lourd de pressentiments face au processus de rationalisation inévitable de tous les domaines de la vie culturelle. Or ce scepticisme marquera profondément la critique de la rationalité élaborée par des chercheurs en sciences sociales dont les options politiques différaient pourtant de celles de Weber :

«Face au processus de rationalisation, Max Weber ne prononce plus le oui du croyant, qui était celui de l'*Aufklärung* ; (...) dans un passage grandiose de sa *Sociologie de la religion*, Max Weber laisse entrevoir ouvertement son jugement personnel. Son rationalisme n'est plus une foi en la raison, mais un soutien au destin de l'Occident. C'est là que le positivisme de Max Weber devient héroïque»<sup>64</sup>.

A de nombreuses reprises, Hans Freyer reviendra sur l'œuvre de Weber. Nommé directeur de l'Institut scientifique allemand de Budapest en 1941, il y fera acheter les œuvres complètes de Weber pour la bibliothèque<sup>65</sup> : étant donné le rôle hautement politique de cette institution, ce n'était pas une bagatelle. Lorsque son vieil ami Gunther Ipsen, sociologue à Königsberg, voulu faire du XIV<sup>e</sup> Congrès international de sociologie prévu à Bucarest en août 1939<sup>66</sup> un forum pour «nos idées national-socialistes

60. René König, «Einige Überlegungen zur Frage der "Werturteilsfreiheit" bei Max Weber», *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, vol. 16, 1964, pp. 18 et 26.

61. Hans Freyer, *Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft*, Leipzig/Berlin, Teubner, 1930, p. 211.

62. *Ibid.*, p. 153.

63. *Ibid.*, p. 158.

64. Hans Freyer, *Gesellschaft und Geschichte*, Leipzig/Berlin, Teubner, 1937, p. 7.

65. Cf. Jerry Z. Muller, *The Other God That Failed. Hans Freyer and the Deradicalization of German Conservatism*, Princeton, Princeton U. P., 1987, p. 310.

66. Cf. Peter Schöttler, «Marc Bloch et le XIV<sup>e</sup> Congrès international de sociologie, Bucarest août 1939», *Genèses*, n° 20, sept. 1995, pp. 143-154.

du peuple» afin d'empêcher les «Juifs, adeptes du front populaire, libéraux et autres marxistes<sup>67</sup>» d'occuper le terrain, Freyer construisit tout son exposé intitulé *Sociologie du pouvoir* autour de Max Weber.

## Ennemi du Reich ou penseur modèle ? A propos du mythe Max Weber

A partir des matériaux que nous avons présentés<sup>68</sup>, il nous semble indéniable que la réception de Max Weber dans les sciences sociales allemandes après 1933 fut forte et que des pans entiers de sa sociologie furent intégrés dans différentes disciplines – sans qu'il s'agisse simplement d'un compromis perfide ou anti-sociologique avec le régime nazi. En d'autres lieux, des recherches récentes ont également montré que la volonté d'avoir recours aux sciences sociales pour saisir les conditions de vie réelles et les plier, par exemple, aux projets d'«hygiène sociale» du nazisme, ou encore aux plans de repeuplement de la SS qui prévoyaient le déplacement ou l'élimination de populations entières, avait entraîné une modernisation de la sociologie allemande en inspirant de nombreuses recherches empiriques<sup>69</sup>. A la longue, même les sociologues *völkisch* ne voulaient pas apparaître comme des producteurs d'idéologie superflus et souvent suspects, mais être pris au sérieux par les institutions nazies intéressées par les applications politiques des sciences sociales. Or tous les sociologues qui menaient des recherches empiriques «sérieuses» pouvaient être utiles au régime. C'est dans ce contexte, comme le montre l'exemple de Pfeffer, que la référence weberienne redevenait possible.

L'anecdote que racontait René König en 1975, au moment de publier sa thèse d'habilitation de 1938, paraît probante mais ne dit finalement pas grand chose des conditions de travail des sociologues sous le nazisme. Lorsqu'il proposa, dans les années trente, au directeur de la *Zeitschrift für allgemeine Staatswissenschaft*, un texte sur «La sociologie "objective" d'Émile Durkheim», celui-ci refusa net en arguant qu'on ne pouvait plus «parler désormais de Max Weber, Ernst Troeltsch, Émile Durkheim et Karl Marx en Allemagne<sup>70</sup>». Dans le cas de Durkheim, qui faisait l'objet d'un rejet «racial» et dans celui de Marx, objet d'un rejet à la fois «racial» et politique, cela est sans doute vrai. Mais Troeltsch et Max Weber ne prêtaient pas autant le flanc à la critique. Ainsi,

67. Lettre de Gunther Ipsen au ministre de l'Éducation, 2 févr. 1938, Bundesarchiv, Außenstelle Potsdam, 49.01, n°2979, fol. 121.

68. Une version plus développée du présent article paraîtra prochainement dans un livre de l'auteur.

69. Cf. Karl-Heinz Roth, «Städtesanierung und "ausmerzende" Soziologie. Der Fall Andreas Walther und die "Notarbeit 51" der "Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft" 1934-1935 in Hamburg», in C. Klingemann (ed.), *Rassenmythos und Sozialwissenschaften in Deutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1987, pp. 370-393 ; C. Klingemann, «Angewandte Soziologie im Nationalsozialismus», 1999 *Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts*, vol. 4, 1989, pp. 10-34.

70. René König, *Kritik der historisch-existentialistischen Soziologie*, Munich, Piper, 1975, p. 9.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

la biographie de Troeltsch par Walter Köhler, qui rend aussi un bel hommage à Weber, fut publiée en 1941 chez Mohr à Tübingen. Et le même éditeur put également publier (et rééditer) *L'Éthique protestante* de Weber, l'ouvrage de Schelting sur Weber ainsi que des *Lettres de jeunesse* de Weber, présentées en 1936 par Marianne Weber. Si Max Weber avait véritablement fait partie des réprouvés, aucun étudiant n'aurait eu l'idée de faire une thèse sur lui. Or Julius Jakob Schaaf soutint en 1943, à Tübingen, une thèse intitulée *Histoire et concept*, sous la direction de Theodor Haering dont l'adhésion au régime nazi était notoire<sup>71</sup>.

Peu après, Schaaf acheva un deuxième travail sur la «Science fondamentale» de Rehmke qu'il put soutenir comme thèse d'habilitation à la fin de l'année 1943, au grand dam du *Dozentenführer* de l'Université de Tübingen qui avait pris ombrage des opinions politiques de l'épouse de Schaaf. Étant donné le travail remarquable accompli par Schaaf, il ne revint pas sur l'habilitation. Mais comme l'épouse d'un professeur devait être «une partie essentielle de ce dernier» et que celle-ci refusait d'avoir un enfant «en ces temps» difficiles, le *Dozentenführer* considéra qu'il était «impossible» de nommer Schaaf privatdozent<sup>72</sup>. Ainsi, la carrière universitaire de Schaaf ne fut pas bloquée, comme on pourrait le penser et comme on l'a dit, en raison d'une condamnation par le régime nazi de Weber et de Troeltsch, mais à cause des intrigues d'un fonctionnaire nazi à l'égard d'une femme politiquement insoumise, laquelle occupait d'ailleurs elle-même un poste d'assistant à l'université.

On sait que les censeurs idéologiques nazis ne firent pas seulement la démonstration de leur pouvoir lors des autodafés de mai 1933, mais tentèrent également d'établir par la suite une censure permanente sur toutes les formes de production littéraire. Il arriva par exemple que dans des moments de crise de politique extérieure, le ministère des Affaires étrangères exigeât la mise à l'index de certaines thèses universitaires. Quand il s'agissait de sujets concernant le NSDAP ou la propagande, l'Office Rosenberg ou le ministère de la Propagande intervenaient directement, mais ce ne fut jamais le cas pour les thèses consacrées à Weber<sup>73</sup>. Même des universitaires étrangers pouvaient publier leurs thèses sur Weber en Allemagne. Ainsi, en 1934, parut chez Hirzel, à Leipzig, la thèse d'un Suisse, Artur Mettler : *Max Weber et la problématique*

71. Selon Monika Leske, Haering faisait partie «de l'aile néo-hégélienne affirmant ouvertement ses connivences avec le fascisme» : *Philosophen im «Dritten Reich». Studie zu Hochschul- und Philosophiebetrieb im faschistischen Deutschland*, Berlin, Dietz, 1990, p. 277.

72. Lettre du Dozentenführer de l'Université de Tübingen au doyen de la faculté de philosophie, 3 janv. 1943 (sans doute 1944 !), Archives de l'Université de Tübingen, cote : 131/448.

73. Cf. Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Bonn, Kultur W, Geheime Verschlusssachen des Ref. Kult. W., t. 4. ; BAK, R 21/331 (mises à l'index de thèses de doctorat).

*philosophique dans notre temps*<sup>74</sup>. Les jeunes chercheurs, en tous cas, ne mettaient pas leur carrière en danger en se référant à Weber, bien au contraire. Nous avons déjà évoqué le cas de Georg Weippert. Le *Gaudozentenbundsführer* le félicita d'avoir évoqué Max Weber ; il en alla de même pour Seiler et Schaaf. Lorsque Carl Jantke, entré au NSDAP en 1931 et *Dozentenführer* de l'Université de Königsberg, fut sur le point d'être nommé professeur, Weippert rédigea à son tour un rapport très favorable qui s'achevait sur ces mots : «La tendance à mettre en relation l'économie et les faits culturels, représentée par des noms comme Schmoller, Max Weber et Alfred Weber, ou encore Werner Sombart, trouve ici une remarquable postérité, pleinement consciente de sa valeur et de ses qualités<sup>75</sup>.» A l'instar des Baumgarten, Freyer, Gehlen, Pfeffer, Brinkmann, etc..., Jantke figure parmi les nombreux sociologues qui débattirent des thèses de Max Weber avant et après 1945. Le rôle qu'ils ont pu jouer dans la réception de Max Weber en République fédérale reste cependant encore à étudier.

En 1949, Eduard Baumgarten était sceptique quant à «l'importance de Max Weber pour le présent<sup>76</sup>». Tandis que les idées de son oncle gagnaient en influence aux États-Unis, «pour nous», pensait-il, elles n'étaient plus «d'actualité». Tout au plus, Baumgarten voyait un impact possible de l'œuvre de Weber en «philosophie». Une renaissance weberienne en sociologie, telle que nous la connaissons depuis deux décennies, lui semblait parfaitement chimérique. Mais Baumgarten ne prévoyait-il pas, non sans clairvoyance, la marginalisation du Weber «politique» ? Pour la pratique politique actuelle, les éléments essentiels de la sociologie weberienne sont certainement devenus obsolètes, et le boom weberien, qui bat encore son plein, pourrait s'expliquer pour une large part par les modes de reproduction internes d'une sociologie fortement académisée.

Il est bien connu qu'en tant qu'intellectuel «politique», Max Weber, de son vivant, fut consulté par des hommes politiques de tout bord ; on connaît aussi son engagement politique personnel. Mais il est moins connu que, même après sa mort, Weber était redouté des puissants : Baumgarten en a témoigné, après Marianne Weber et Karl Jaspers. Ainsi Weber avait-il rédigé à l'intention de son psychiatre une description complète de sa maladie que Marianne Weber adressa plus tard à Jaspers.

74. Pour d'autres références d'ouvrages sur Max Weber publiés pendant les années 1933-1945, cf. Constan Seyfarth, Gert Schmidt, *Max Weber Bibliographie: Eine Dokumentation der Sekundärliteratur*, Stuttgart, Enke, 1982.

75. Rapport du prof. G. Weippert, 1<sup>er</sup> déc. 1944 (dossier Carl Jantke, BDC).

76. E. Baumgarten, «Die Bedeutung Max Webers für die Gegenwart», *Die Sammlung*, 5, 1950, p. 385. Il s'agit d'une conférence donnée deux fois en 1949.

## DOSSIER

*Le nazisme et les savants*

Carsten Klingemann  
*Les sociologues nazis  
et Max Weber, 1933-1945*

Après l'arrivée au pouvoir des nazis, ce dernier craignit des perquisitions et rendit le texte à Marianne Weber «de peur qu'on en fasse un mauvais usage». Jaspers devait donc penser que Weber était considéré par les dignitaires nazis comme très dangereux et que ces derniers chercheraient à le discréditer de la manière la plus indigne. Baumgarten, s'attachant beaucoup à entretenir le mythe Weber, affirme que Marianne Weber a détruit le manuscrit, «à un moment donné avant 1945<sup>77</sup>», par crainte des ennemis nazis de Weber. Nous l'avons vu pourtant : beaucoup de sociologues compromis dans le nazisme, censés savoir que Weber pouvait constituer un danger pour le Troisième Reich, tentèrent au contraire de tirer parti de ses idées politiques et scientifiques, pour leurs variantes d'une sociologie pour l'essentiel sympathique au régime hitlérien.

77. E. Baumgarten, *Max Weber, op. cit.*, p. 642.

*Traduction : Isabelle Kalinowski*